

XIAO BAI

LA CONCESSION  
FRANÇAISE

Roman traduit du chinois  
par Emmanuelle Péchenart

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS FINANCIER  
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



*Éditions Picquier*

## I

*Lundi 25 mai 1931 (an XX de la République), 9h 10.*

L'intérieur de la maison de thé Morriss ressemblait à une cabine de bateau. Cet aménagement n'avait rien pour surprendre, car pas mal de commerçants européens, surtout les plus âgés, se piquaient d'adopter ce style : s'octroyer le titre de capitaine, poser quelques hublots dans une pièce, accrocher un gouvernail au mur. La salle, d'ailleurs, pour être exact, ressemblait davantage à un belvédère hexagonal flottant dans les airs. La rampe de l'escalier à plusieurs volées était couverte d'une feuille de laiton et de larges fenêtres s'ouvraient sur trois faces de la grande salle du deuxième étage. Quand on passait la tête par n'importe laquelle en direction du nord-est, on pouvait voir le champ de courses.

L'ambiance était bruyante et survoltée, on se serait cru dans une écurie, ce qu'était en effet l'endroit avant d'être transformé en maison de thé, ses deux grandes portes, au rez-de-chaussée, avaient des poignées rondes et noires en forme de fer à cheval. Li Baoyi les touchait à chaque fois qu'il entrait.

La maison de thé constituait une sorte de chambre de compensation pour tous les gazetiers de la Concession,

parce qu'elle était juste à côté du champ de courses. Par beau temps, placé devant la fenêtre plein nord, on distinguait très bien les chiffres inscrits en couleur sur les tableaux d'affichage à côté des tribunes, les cotes, les numéros du sweepstake, et tout et tout. Avant même que les portes soient ouvertes au public, des groupes compacts se formaient à l'extérieur. Li Baoyi, les yeux posés plus loin à l'intérieur de l'enceinte, sur la piste argileuse qui servait à l'entraînement des chevaux le matin, observait une pouliche à la robe noire luisante qui s'avavançait tranquillement, tenue à la bride dans l'espace libre, quelques crottins s'échappant à l'occasion d'entre ses fesses rebondies. Un lad se précipitait comme s'il s'était agi d'un trésor pour les ramasser à la fourche et les recueillir dans un panier en bambou.

Li Baoyi cracha des feuilles de thé qui lui collaient aux lèvres. Pouah ! Même le thé sentait la pisse de cheval, ici. Avant-hier samedi, de très bonne heure, les policiers de la Porte du Nord étaient venus chez lui. Ils l'avaient tiré du lit, encore en plein rêve, l'avaient traîné hors de son cagibi à l'entresol où rôdait une éternelle odeur de poisson frit. Ils l'avaient jeté à l'arrière de leur véhicule, il y faisait noir comme dans un four. Ensuite ils l'avaient pareillement traîné hors de la voiture et l'avaient fait entrer dans une petite pièce aux murs d'un blanc aveuglant. Bien lui en prenait de ne jamais fermer sa porte, mais pourquoi l'aurait-il fait ? Sa chambre ne cachait pas le moindre objet de valeur. Du reste, quand des inconnus franchissaient d'autorité l'entrée du *long-tang*, traversaient la cour pour s'introduire directement par la porte arrière dans la cuisine et empruntaient l'escalier de bois tout grinçant, aucun risque que la vieille Yang, à l'étage en dessous, ne soit pas alertée ! Mais qui

oserait se mettre en travers du chemin de policiers avec uniformes, insignes sur le col, sifflets et matraques ? Aussi, quand ils avaient soulevé la couverture sur sa tête, Li Baoyi dormait comme un bienheureux. Très poliment, les arrivants lui avaient demandé de s'habiller. C'était seulement après le parcours compliqué, quand ils avaient arrêté leur voiture et l'en avaient fait sortir devant un bâtiment de briques rouges, qu'il s'était enfin réveillé et leur avait demandé qui ils étaient.

A ce moment, ils étaient devenus moins polis, il avait reçu une claque derrière la nuque. Il savait bien qui était l'homme dans la pièce aux murs blancs, c'était le chef du poste de la Porte du Nord, l'inspecteur Cheng. Cheng le Grêlé, il ne connaissait que lui, un membre de la Bande noire, un voyou comme vous et moi, pour dire la vérité, mais celui-là, c'était une huile. Il lui avait débité des généralités, avait donné quelques noms, mais cela n'avait eu aucun effet et de nouveau il s'était fait taper dessus et menacer de la planche à clous, et il avait bien été forcé de se mettre à table. Il ne savait rien du tout. Avant l'attentat, il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer, sinon, évidemment qu'il aurait averti la police, il était un bon citoyen. Bon, d'accord, il n'était pas vraiment un bon citoyen, mais simplement c'est le courage qui lui avait manqué. Il avait juste appris que ce matin-là, sur le quai Kin Lee Yuan, quelque chose d'énorme allait arriver. Il avait reçu un coup de fil anonyme à sept heures. Pourquoi s'était-il rendu si tôt à son agence ? En fait, il n'était même pas rentré chez lui, il avait joué aux cartes jusque tard dans la soirée. Pourquoi avait-il cru à ce que racontait ce coup de fil anonyme ? Et comment se faisait-il que les autres journalistes

l'aient cru, lui ? Il ne savait pas – à ce moment il avait reçu une bourrade dans les épaules – mais non, il ne savait vraiment pas pourquoi il y avait cru. Le ton, sans doute, le type au téléphone parlait d'une voix caverneuse, on aurait dit un courant d'air froid sortant du combiné. Et comment il avait fait pour que les autres y croient ? C'était d'une simplicité – il avait de nouveau senti un coup derrière la nuque, les sous-fifres de l'inspecteur Cheng n'appréciaient pas ce ton facétieux – mais c'est comme ça, les journalistes, non, il faut bien qu'ils suivent le moindre souffle de vent pour sentir d'où vient la pluie ?

L'inspecteur Cheng l'avait laissé rentrer chez lui. Au moment de le libérer, cependant, il l'avait prévenu : si lui, Li Baoyi, avait été assez bête pour braver la police en publiant lui-même la déclaration, son compte était bon. Il aurait eu toutes les chances de passer des années à l'ombre dans la prison du quartier général de la garnison de Longhua. Au lendemain du meurtre du quai Kin Lee Yuan, quantité d'articles étaient parus dans les journaux de la Concession, étrangement, ils publiaient tous en annexe une déclaration des organisateurs du meurtre adressée à la population de Shanghai, qui n'était pas passée entre les mains du bureau de la censure de la municipalité spéciale de Shanghai, en son siège de l'East Asia Hotel.

Les clients de la maison de thé commençaient à affluer, Li Baoyi était assis près de la fenêtre donnant au nord, Xue en face de lui de l'autre côté de la table de bois carrée, son appareil photo posé dessus.

— Quelle idée de ne pas être là, aussi ! Le soir même, je t'ai cherché partout et, le matin, je suis monté ici pour te trouver, tu n'y étais pas.

Cette fois Li Baoyi disait la vérité, celle qu'il avait cachée à l'inspecteur Cheng.

Xue était manifestement ennuyé d'avoir manqué ça, une nouvelle que Li Baoyi avait été contraint de vendre à d'autres. Il se remit à examiner une par une les photos. Certaines avaient été publiées dans les journaux. D'autres, il ne les avait encore vues nulle part, c'étaient celles prises par le journaliste du *China Times*. Le gars en avait tiré une série pour Li Baoyi.

C'était ce genre de photos qu'aimait prendre Xue. Le corps du suicidé occupait toute la moitié supérieure droite de l'image. L'homme était tombé au pied de la voiture, sous la roue de secours fixée au capot arrière. Un liquide noir courait sur le sol, à proximité de l'arme. Le *Shanghai News* parlait d'un automatique, certaines gazettes d'un revolver, probablement pour l'effet que ça produisait. Sur une autre photo, derrière le visage d'un policier, de sa visière et de son sifflet (qui était trop proche de l'objectif et ressemblait à une fleur fanée toute noire), l'appareil avait saisi au vol la portière ouverte et l'homme tué sur la banquette arrière. Au-dessous de la portière apparaissait un pan de tissu noir, c'était le manteau de la femme. Cette femme, l'épouse de la victime, on la voyait ailleurs, un peu floue, elle avait la main appuyée sur le sol et redressait la tête avec effort, une trace de vomi encore au coin de la bouche. Li Baoyi avait vu une autre photo d'elle, dans le *Millard's Review* qui reproduisait un ancien article où était relaté le mariage de M. Cao Zhenwu. Et un journal qui avait ses informateurs à la garde municipale rapportait que l'épouse de Cao Zhenwu était impliquée dans sa mort et qu'elle faisait maintenant l'objet d'un mandat d'arrêt.

Xue fit ses commentaires, la scène était beaucoup trop confuse, le journaliste du *China Times* n'avait évidemment pas su faire la mise au point.

— Je l'ai vue, cette femme, sur le bateau, je l'ai prise en photo. Des photos bien meilleures que celles-ci, ils ne savent pas prendre des photos, ils n'ont pas de bons appareils et n'ont pas la technique.

— Apporte les tiennes, que je les regarde.

— Je ne vais pas les brader, répondit Xue, la tête ailleurs. Cinquante dollars pièce.

Li Baoyi n'était pas très intéressé, l'affaire était vieille de plusieurs jours, cela faisait presque une semaine déjà que tous les quotidiens de la Concession s'y rapportaient à longueur de colonnes et aujourd'hui tout le monde en était lassé. Il n'y avait que lui, Xue, à se passionner encore et à vouloir faire du foin.

— Cette femme, c'est une communiste, en fait.

Xue ne voulait pas lâcher. Il enchaîna :

— Mais d'ailleurs, comment se sont-ils adressés à toi ?

— J'étais dans la rue, ils m'ont intercepté et m'ont invité à monter à bord d'une voiture.

Toujours aussi gonflé. En fait, une femme était arrivée sur lui alors qu'il marchait dans la rue, elle l'avait giflé et insulté, et avant qu'il ait compris de quoi il retournait, quelqu'un était venu pour ramener le calme et on l'avait entraîné jusqu'à la voiture. Ils l'avaient kidnappé. Mais il n'avait pas trop envie d'en parler à Xue, c'était un peu infamant.

— A quoi ressemblent-ils ?

— Des sourcils rouges, des yeux jaunes ? La bonne blague – tu n'as jamais vu de communistes ? On ne voyait que ça dans la rue, il y a quelques années.

Mais en se rappelant ce type, il avait froid dans le dos. La quarantaine, un feutre vissé sur le crâne même à l'intérieur, il l'observait, les yeux dans l'ombre sous sa bordure rabattue, et fumait cigarette sur cigarette. Lui, il n'aurait pas osé faire le mariole, cet homme était bien plus effrayant que la police, il ne demandait rien mais savait toujours ce que vous pensiez. Plus il était poli et plus il faisait peur à Li Baoyi, il semblait pouvoir lui tirer dessus pour une peccadille, et son flingue était posé sur la table.

Il l'avait averti, pas question de jouer au plus malin et d'aller prévenir en douce la police. Toutes leurs exigences devraient être remplies, il lui faudrait être à neuf heures au quai Kin Lee Yuan, garder en mémoire tout ce qui s'y passerait et bien rédiger son compte rendu. Ils viendraient encore le trouver, pour lui remettre certaines choses. Mais en fait ils n'étaient pas venus, ils lui avaient juste envoyé une enveloppe en papier kraft, qui contenait une déclaration revendiquant au nom du Parti communiste chinois l'exécution de l'élément contre-révolutionnaire Cao Zhenwu ; une signature était apposée au bas de la lettre : *La Section des opérations spéciales du Parti communiste de Shanghai et les Camarades de la Société des Forces unies*. A part ça, l'enveloppe contenait une cartouche, qu'ils lui adressaient pour lui prouver qu'il pouvait leur faire confiance, et comment tu n'aurais pas confiance avec ça ? Pourquoi pas deux, tant qu'ils y étaient, ce n'est pas encore plus convaincant, deux cartouches ?

Il n'avait pas osé diffuser lui-même la missive, il fallait quand même qu'il soit un peu malin, il avait vendu à plusieurs journaux la revendication adressée aux citoyens de Shanghai contenue dans l'enveloppe.



Il estimait ainsi avoir devancé leurs exigences et fait mieux que les remplir, parce que les journaux en question avaient beaucoup plus d'audience que son agence Arsène Lupin. Bien sûr qu'il en avait retiré un peu d'argent, c'était son métier, après tout. Il avait même vendu l'histoire à un quotidien étranger, les camarades ne refuseraient certainement pas une diffusion internationale, pas vrai ? Dans les Concessions, les Chinois huppés ne lisaient que les journaux étrangers, ils payaient leur abonnement au mois, les domestiques allaient les chercher le matin dans la boîte aux lettres à la porte de derrière, avant de les leur porter dans le salon. Si ces gens-là venaient encore le trouver, il leur expliquerait, dès lors que la presse étrangère s'emparait d'une nouvelle, c'était comme un écrou desserré dans les vannes du bureau de la censure, le lendemain elle paraissait dans tous les journaux chinois. Voilà qui dépasserait leurs espérances, pas vrai ?

Il n'allait pas tout raconter à Xue. C'était du passé, tout ça, forcément il en oubliait. Les autres ne viendraient certainement plus le trouver. Dans la maison de thé, ce matin, Xue était le seul à être encore à la recherche d'informations. Visiblement, il s'intéressait surtout à cette femme, à l'instant de s'en aller, malgré son mépris pour les prises de vue du *China Times* il voulait que Li Baoyi lui donne toutes les photos où elle figurait. Pas de problème, ce n'était plus d'actualité. Oui, il pouvait les prendre, toutes, oui, de son côté il avait vendu l'histoire entière pour quatre-vingts dollars et il était pleinement satisfait. Et le nom de la femme, il n'avait pas envie de le connaître ?

— Je sais, elle s'appelle Leng Xiaoman.

Et Xue était parti en trombe.

## II

*Lundi 25 mai 1931 (an XX de la République), 10h50.*

En chemin, Xue continuait de songer à cette fille, sans parvenir à retrouver à qui elle lui faisait penser. Il repassait dans sa mémoire toutes les femmes qu'il avait vues dans des films, mais pour la plupart c'étaient des étrangères. Était-ce une expression, l'ambiance, un mot échangé?... Il n'avait pratiquement pas parlé avec elle. Avec les montagnes d'articles qui circulaient, il n'arrivait pas à savoir si l'image qu'il gardait d'elle était bien celle qu'il avait eue tout de suite, sur le bateau à côté du bastingage...

Alors qu'il atteignait Mohawk Road, quelqu'un lui tapa sur l'épaule, un coup si puissant que son appareil photo glissa et qu'il dut retenir la bandoulière en la crochétant de justesse. C'était Pike.

Pike était américain. Ses gros doigts pelaient, roses comme de la saucisse du Guangdong, et il avait les ongles gris foncé.

— L'acide.

Pike lui avait expliqué un jour, au bar. Il avait ouvert les deux mains et les avait posées, doigts écartés, paume à plat sur le guéridon. La nappe était éclaboussée de

taches de thé, on aurait dit qu'il venait de s'y essuyer les mains. Tu peux changer de nom, te laisser pousser la barbe, mais tu ne peux pas changer de doigts. Ils ont une méthode, qui consiste à enduire les doigts d'encre noire et à les appliquer sur du papier blanc, les empreintes sont ensuite conservées, fichées dans des archives. Ainsi de ta vie entière tu n'auras plus aucun moyen de les semer, où que tu ailles la police pourra te dégoter. On ne va pas se couper les doigts, non, alors l'acide c'est un bon truc, ça ne fait pas mal, même en s'en mettant pendant des semaines. Quand Pike lui avait tout déballé dans le bar, ils se connaissaient depuis à peine un mois.

Xue l'avait rencontré dans une petite salle de jeux, à une table de roulette. Dès que les jeux d'argent avaient été interdits dans le Settlement, toutes les salles avaient rappliqué en un temps record dans les petits *longtang* de la Concession française. On voyait rarement des Blancs dans ce genre d'endroits. Pike, immense et maigre, une vraie mante religieuse, promenait ses mains sur toutes les tables des casinos de la Concession. Un type bizarre qui déboule dans votre secteur, cela intrigue toujours, n'est-ce pas ?

Pike était un détenu évadé qui avait traversé le Pacifique. Pourtant, à sa dégaine, on aurait cru un diplomate fraîchement arrivé de l'étranger pour prendre son poste à Shanghai. Le coude droit dans la main gauche, l'index droit posé verticalement contre sa tempe, il se donnait de ses airs, pour paraître distingué – le portrait vivant du jeune Anglais diplômé de la *grammar school*.

Une fois devant l'hippodrome, Pike l'avait entraîné à l'intérieur. Il avait un tuyau à propos du dernier steeple-chase de la matinée, il y aurait paraît-il un

coup tordu, une entente secrète entre les jockeys et les propriétaires. Les drivers cosaques prendraient Chinese Warrior en tenaille et le mettraient dans l'incapacité de mobiliser ses talents de sprinter, et alors Black Cacique pourrait créer la surprise. Des foules en délire se pressaient sur l'espace libre entre les grilles et les tribunes, dans une atmosphère de folie. Comme si Dieu avait avancé l'heure du Jugement dernier et convoqué les pécheurs au champ de courses, leurs tickets décidant de qui entrerait en enfer ou au paradis.

Il y eut un bruit strident, les haut-parleurs fixés des deux côtés de la tribune se mirent à grésiller et une voix retentit, d'abord en anglais puis en langue locale: « Selon une décision du comité de gestion du Shanghai Race Club, un steeple-chase supplémentaire sera disputé cet après-midi. »

Une ovation. A l'instant, la foule reflua, la fièvre était à son comble, dans une telle cohue, la moindre rumeur pouvait provoquer un mouvement giratoire qui les aspirerait dans son tourbillon.

Xue changea soudain d'idée, pour l'instant il n'avait aucune envie de se mêler à cette folie. Il déclina l'invitation de Pike et fit demi-tour en direction de l'avenue Edouard-VII, il n'aspirait qu'à aller manger un morceau au Manor Inn, et à souffler un peu. Cet après-midi, Teresa l'attendrait à l'Astor House Hotel. Dans une « cabine de luxe » du troisième étage, à douze dollars la nuit.

Xue était un enfant naturel. Son père, un Français, avait pris le bateau à Marseille avec une valise de vieux vêtements. Après avoir traîné dans tous les bars de Saïgon et Canton à vanter ses modèles, il avait atterri à Shanghai où il avait trouvé du travail.

C'était une période faste pour lui. La mère de Xue était une Cantonaise à la peau mate, qui portait de longues robes chinoises à col raide montant jusqu'aux bandeaux de ses cheveux. Jamais elle ne s'était vêtue de modèles comme en vendait le père de Xue avant de la connaître, aussi refusa-t-elle tout changement dans son habillement. Elle était toujours là, à se promener contre les côtes blêmes de Xue (précisément dans ce petit médaillon ovale en cloisonné qu'il portait au cou, au bout d'une lourde chaîne d'argent). La chaîne était toute marbrée de taches noires à cause de la transpiration. Même dans ses moments d'oubli total, lorsque, à cause de Teresa qui n'en comprenait pas le quart, les pires cochonneries lui sortaient de la bouche, même dans ces moments-là, sa mère se promenait toujours entre leurs deux corps.

Le père de Xue, pendant la Grande Guerre, dans un élan de ferveur comme il n'en avait jamais connu auparavant, avait abandonné tout ce qu'il possédait pour se jeter en première ligne dans les tranchées de Verdun d'où il n'était pas revenu. Il avait abandonné le foyer fondé à Shanghai, abandonné sa compagne chinoise et, avec elle, le petit Xue, qui n'avait alors que douze ans. On ne pouvait pas dire qu'il ne les avait pas aimés, il leur écrivait depuis le front et ses courriers qui parvenaient à Shanghai après avoir bravé vents et marées contenaient souvent des photographies. Sur l'une d'elles, le contingent zoulou était en train de célébrer un rite collectif, jamais Xue n'avait vu autant de Noirs à la fois, portant pour tout vêtement des pagnes et brandissant des bâtons, les épaules en avant et la taille ployée, extatiques. Il aimait par-dessus tout celle où son père fumait la pipe, pas rasé, les manches de sa

chemise complètement arrachées, c'était l'été dans les tranchées. Sur une autre se tenaient des hommes nus, leurs uniformes accrochés au mur, son père, debout devant l'entrée des douches, riait bêtement vers la caméra, une main posée sur son pubis. Cette photo, sa mère l'avait subtilisée, il ne l'avait découverte qu'après son décès. Au dos était écrite une ligne en français : *Poux – Je n'ai pas de poux!* Il se demandait si cette photo n'avait pas contribué au fait que sa mère ne se soit jamais remariée.

Cet hiver-là, son père, en manteau, la gourde en bandoulière à l'épaule, se tient au milieu de cadavres alignés. Des corps en très grand nombre, comme dans un abattoir, alignés par rangées, ou d'autres, parfois pareils à des ordures, amoncelés à l'arrière d'un camion. Le pire c'était encore les blessés, il y avait un gars enveloppé de bandages des pieds à la tête, avec simplement trois trous au niveau du visage.

En tant que photographe amateur, il avait exercé une double influence sur son fils, car on pouvait dire que les clichés qu'il avait envoyés du front (à titre d'héritage spirituel) avaient directement orienté les préférences de Xue en matière de photographie. Si aujourd'hui il se plaisait tant à immortaliser des morts, des scènes de crime, des corps tailladés à l'arme blanche ou transpercés par des balles, des fous rongés par le démon du jeu, des ivrognes, à fixer l'image d'êtres sombrés dans la perte ou la démence, il le devait sans doute aux photos de son père.

Sa mère lui avait laissé une petite somme d'argent, qu'il n'avait pas mis un mois à dépenser. Par l'intermédiaire d'une entreprise américaine basée non loin du Huangpu, il avait commandé à New York un Speed

Graphic 4x5, avec un objectif Compur capable d'atteindre une vitesse d'obturation de 1/1 000. On ne faisait pas mieux pour la photographie de presse, cela pouvait saisir l'instant où une balle pénétrait dans un crâne.

Quand il ne connaissait pas encore Teresa, la photo était sa plus grande passion, juste avant les jeux d'argent. Maintenant que Teresa avait pris la première place, il s'efforçait de combiner ses inclinations, l'entente cordiale régnant sur cet arrangement donnait d'ailleurs d'excellents résultats.

Au Lily Bar, elle avait immédiatement capté son regard. Elle était un peu saoule et parlait très fort.

— Un demi-verre de kvas, plus de la vodka à ras bord. Vous savez me plaire, vous, Monsieur le Duc, lançait-elle à pleine voix.

Monsieur le Duc, un Russe blanc qui servait au bar, était aussi le patron.

La voix chaude de Teresa, légèrement voilée, était faite pour fredonner de vieux airs. Un disque tournait doucement sur le côté du bar, et elle se tenait dans le renfoncement d'une fenêtre donnant sur la rue. Des volutes de fer forgé noir, des carreaux bleus disposés en losanges, ornés d'un corps de femme jaune de chrome. Dehors, la pluie faisait miroiter le sol d'un reflet rouge. Quand une chanson se terminait, Teresa applaudissait à tout rompre en agitant follement les épaules.

Xue n'en revenait pas, il croyait l'avoir séduite et se retrouvait sa prise de guerre, appareil photo en prime. En moins d'une semaine, elle avait renversé les rôles et il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, il avait toujours manqué de volonté pour résister à autrui, il laissait les choses couler et suivre leur cours, toujours prêt à faire ce qu'on voulait de lui.

Cet après-midi, Teresa devait l'attendre dans sa chambre, au troisième étage de l'Astor House. Sur le lit... Quand elle avait suffisamment trempé dans sa baignoire, on aurait dit qu'elle venait d'infuser dans de la crème tiède additionnée de jus de fruit rose pâle. Elle surgissait de son bain et gambadait vers le lit, comme une pouliche qui grimpe à l'assaut de la rive d'un étang. Elle débordait d'une vitalité que la plupart des hommes avaient perdue chez les Russes blancs, tous ceux qui se prétendaient des princes ou des amiraux et dont le corps énorme se ratatinait dans un coin sombre près du bar – cette caste du Nord, définitivement déchu. Teresa renversait Xue sur le lit, le faisait bander d'une main preste, puis elle le chevauchait, un bras levé comme à la charge, et se balançait martialement d'avant en arrière, on aurait cru un cavalier cosaque brandissant son sabre.

Il l'aimait, à coup sûr, sinon il ne se serait pas mis en fureur contre elle, ne l'aurait pas pourchassée de ses questions. Il l'imaginait se livrant à ses appétits charnels au cours de leur voyage – les vents doux et humides de l'Asie du Sud-Est attisaient ses désirs et elle trouvait qu'il ne lui suffisait plus. Alors elle sortait en catimini de leur chambre d'hôtel et se rendait dans celle d'un autre. Une longue histoire l'unissait sans doute à l'homme qui s'y cachait, quand avec lui-même ce n'était qu'une passade sans lendemain. Il l'imaginait sous le corps d'un autre, les jambes haut levées... Toutes ces images le torturaient, le bourrelaient de honte et de ressentiment.

Puis il se persuada qu'il ne l'aimait pas. Il inversa les rôles et s'imagina que c'était lui le mystificateur, qui la grugeait sur tous les tableaux, parce qu'elle était



riche et qu'elle était généreuse. Ces pensées le soulagèrent considérablement.

Quand même, il aurait souhaité comprendre qui était cet homme chez qui elle se rendait clandestinement. Elle ne disait rien. Dès qu'il lui posait la question, soit elle se mettait en colère, soit elle se serrait contre lui, ou alors esquivait la question en faisant celle qui n'avait pas entendu. Il songea à l'espionner en douce, mais il ne savait pas comment s'y prendre, il n'était pas du genre à comploter sournoisement, Li Baoyi, sans doute, aurait su, mais lui, il ne faisait pas le poids.

### III

*Mercredi 27 mai 1931 (an XX de la République),  
13 h 20.*

Au début, c'était elle, la Russe blanche, qui avait retenu l'attention du capitaine Sarly. A la garde municipale on enquêtait sur tous les étrangers qui arrivaient dans la Concession française et on les fichait. « Dame Meiye », curieux titre, il ne correspondait ni à son nom, ni à son statut. Sans doute n'étaient-ce que les Chinois de son entourage qui l'appelaient comme ça, elle frayait toujours avec des Chinois.

Elle était arrivée par bateau de Dairen, probablement en provenance de Vladivostok. Sarly, homme du Sud, n'avait jamais mis les pieds dans ces régions septentrionales. Lui, il était corse, comme tous ceux qui désormais occupaient des postes importants dans ses services.

Le vrai nom de cette femme apparaissait dans un certain nombre de documents archivés dans son dossier, dont un rapport signé de la main d'un « Agent de l'Ouest n° 119 » : *Irxmayer Therese*. La note indiquait que Irxmayer était le nom de son mari décédé, un nom allemand, propre manifestement à masquer son identité de Russe blanche.

Le dossier comprenait d'autres écrits, quasi illisibles, qui constituaient les toutes premières traces de la présence de cette femme. La date prouvait qu'ils remontaient aux deux mois suivant son arrivée à Shanghai. Par la suite elle avait filé entre les doigts des indics.

Le mois dernier, sur les pelouses de la garde municipale, route Stanislas-Chevalier, à un jet de pierre des tables en rotin où les dames étaient installées, Martin lui avait livré une information. Le Major Martin était l'homologue anglais de Sarly dans la police du Settlement, la *Shanghai Municipal Police*. Juste à côté d'eux se disputait un tournoi de boule lyonnaise, un sport particulièrement prisé des agents. En plus d'une coupe, les vainqueurs recevaient une caisse de cognac trois étoiles. L'inspecteur Maron, sa boule en main, paume vers le bas, balançait le bras lentement et effectua un tir décisif, quelqu'un se précipita sur le terrain, traça un cercle à l'aide d'une corde pour calculer les points gagnants, tous les proches des concurrents se levèrent de leurs chaises en rotin et lorsque le décompte atteignit la cinquième boule, les membres de l'assistance l'acclamèrent joyeusement.

Les personnels coloniaux, loin du pays, vivaient souvent en cercle fermé et, bien souvent, le système d'entraide et d'avantages mutuels excédait de loin les liens qu'ils auraient entretenus dans leur lointaine mère patrie. Des alertes parvenaient souvent à Sarly directement, au cours d'un thé ou dans des petites réunions intimes du même genre. L'information circulait sur ce mode informel, selon une tradition ancienne solidement ancrée. Il ne fallait certes pas accorder une confiance aveugle aux forces de police de Hongkong dépendant

de l'autorité coloniale de l'Empire britannique. Dès lors qu'ils se faisaient si peu confiance à eux-mêmes, de quel œil pouviez-vous considérer leurs formules emberlificotées, du genre « *You may have noticed... It would appear from subsequent investigation...* » ?

Martin, qui s'habillait comme pour une battue à cheval, avait sorti un bout de papier de sa poche intérieure. Non pas une obscure carte de terrains de chasse dépendant d'on ne sait quelle juridiction, mais un courrier. La dernière page d'une lettre. Il y était question des déplacements suspects d'un commerçant hongkongais du nom de Chen, qui hantait les petits villages de pêcheurs dans des recoins peu fréquentés de la côte. Une fois éliminées les possibilités d'un trafic d'opium ou d'alcool, l'affaire avait été transmise au service politique de la police de Hongkong. Dans sa conclusion, le document mentionnait au passage le nom d'une Allemande et celui de sa compagnie, Irxmayer & Co. Les collègues anglais de Hongkong avaient découvert qu'elle vivait à Shanghai dans la Concession.

Peu après, parmi les messages qui arrivaient chaque semaine de la Sûreté à Hanoi par le bateau de poste, était parvenue la description précise d'une perquisition assez peu fructueuse. Les activistes indochinois, dans leur grande négligence (et l'épuisement qui les gagnait parfois à ourdir leurs complots), avaient oublié un billet sous un oreiller dans une chambre d'hôtel. Un authentique renseignement, dont le bureau de la Sûreté (*assez généreux, nous voudrions dire*) n'avait pas hésité à remettre l'original aux collègues anglais de Hongkong. Pas d'allégations à la signification nébuleuse, pas de formules de politesse surannées. Un simple numéro de boîte postale, *Post Office Box n° 639*, à Hongkong.

On avait, sans difficulté aucune, identifié le titulaire de la boîte, un commerçant d'une trentaine d'années du nom de Chen Zimi (Zung Ts Mih en cantonais), dont les collègues de Hongkong purent immédiatement constater qu'il était depuis longtemps surveillé. Après une enquête plus fouillée, l'irréprochable M. Chen se révélait un personnage d'extraction mal définie, aux antécédents éminemment troubles. Parmi les marins, dans les bars du port, il se disait que M. Chen, malgré son nom chinois, ne l'était guère plus qu'à moitié. Son père lui-même était décrit comme « *British subject of mixed blood* » sur le document, où l'expression apparaissait entourée au stylo rouge et surmontée en haut à droite d'une grosse flèche courbe (qui avait l'air d'un galurin posé de travers sur la tête d'un clown), pointant un rectangle où était écrit « *Siamese* ».

Dans les bureaux de la Sûreté de Hanoi, l'attention se concentra au moins sur trois autres personnes, en lien étroit avec ce M. Chen. Les Anglais, se prévalant d'une stratégie de surveillance particulière – qui n'était aux yeux du capitaine Sarly qu'une manifestation de leur suffisance, de leur légèreté et d'une confiance excessive dans leur invulnérabilité – s'étaient contentés de les filer et de les prendre en photo, sans les arrêter. Un M. Alimin tenait la vedette (sur une photo floue, il portait un nœud papillon noir et un veston, au-dessus de larges pantalons d'indigène en tissu de sarong à carreaux, et arborait d'épais sourcils et un nez énorme), on le suivait à la trace, comme un loup solitaire errant dans toute l'Asie orientale, à Bangkok, Johore, Amoy, Hankeou, et d'autres renseignements indiquaient en outre qu'il était passé à Vladivostok et Chita, ville où lui avait été dispensée une formation dans certains domaines techniques.

En tête d'un document imprimé, sur la première page, quelqu'un avait écrit à la main : *Selon la décision de la III<sup>e</sup> Internationale, le quartier général du mouvement communiste vietnamien déménagera dans le Sud de la Chine. Ses dirigeants arriveront bientôt dans notre ville (Shanghai), leurs noms sont Moesso et Alimin.*

M. Chen Zimi était fondé de pouvoir pour une entreprise occidentale enregistrée à Hongkong (il était ce qu'on appelle là-bas un comprador). La propriétaire, une dame allemande (bientôt identifiée en fait comme russe blanche par les services de police), logeait dans la Concession, à Shanghai, au deuxième étage de Beam Apartments, à l'angle des avenues Joffre et Dubail. Un des agents de Sarly, un Marseillais en veine d'inspiration poétique, avait décrit cet endroit comme « un coffret à bijoux d'où émanent des senteurs de magnolias et de fleurs de canneliers ». Le capitaine Sarly avait ordonné un recensement de toutes les personnes qui logeaient là. Quelqu'un avait dégoté un annuaire des « Personnalités de Shanghai » (cette liste longue de près de vingt pages était surnommée « inventaire des produits de luxe » par les secrétaires des services du *baojia* chargés de la gestion des archives) et découvert que cette femme se cachait bien au chaud depuis longtemps dans leurs propres salles des archives. Simplement, alors même qu'elle était enregistrée parmi les personnalités de la Concession, personne n'avait eu envie de se creuser la tête à faire le lien avec sa nouvelle incarnation, une inconnue dont le nom apparaissait sur les bordereaux de la police portuaire. L'« inventaire des produits de luxe » ne contenait pas grand-chose, adresse, profession, numéro de téléphone. Les auxiliaires du service

politique de la police avaient mené leur enquête et fait leur rapport. Maintenant, il avait tout sous la main. Sur sa table, dans sa bannette éclaboussée par les rayons du soleil.

Dans le bâtiment de brique qui abritait le siège de la police française, au 22, route Stanislas-Chevalier, les bureaux du service politique se répartissaient entre le premier et le deuxième étage. Il flottait toujours dans ces murs des relents de térébenthine et de paraffine qui prenaient à la gorge. La méthode du capitaine Sarly pour les combattre résidait dans la flopée de pipes sous lesquelles disparaissait son bureau. Avec l'humidité printanière, l'odeur était encore plus pénible, mais à partir de l'après-midi la pièce se remplissait de soleil. Les mûriers plantés à l'intérieur de l'enceinte tendaient leurs branches au-delà des murs, où des gamins dépennés, postés sur le trottoir de la route Albert-Jupin, levaient la tête dans leur direction. Les après-midi shanghaiens étaient toujours aussi calmes, surtout dans ce coin au sud de la ville. Il n'y avait que vers la prison, rue Massenet, qu'on entendait des chiens aboyer de temps à autre.

Beam Apartments. L'occupante de l'un des logements était une Russe blanche. Trente-huit ans. Cette *Meiye Furen*, selon le titre dont la désignaient respectueusement les Chinois, consacrait apparemment toutes ses journées à son commerce de bijoux. La boutique se trouvait en face de Beam Apartments, sous une enseigne à son nom, « Eclat ». L'entrée donnait sur l'avenue Dubail et la vitrine, protégée par un store, sur l'avenue Joffre. Il s'agissait d'un petit immeuble en bordure de rue, occupé, au-dessus de la bijouterie, par

des Chinois. De longues robes de toile grise séchaient sur la terrasse, quand le vent soufflait, des gouttes d'eau échappées du tissu encore humide éclaboussaient l'enseigne (visiblement, les notes étaient une nouvelle fois l'œuvre du poète marseillais). Le capitaine encourageait son personnel à déployer du style dans les rapports, des détails, disait-il, il ne faut pas hésiter à mettre des détails dans vos descriptions.

Le commerce de joaillerie stagnait. Depuis que les Russes blancs se réfugiaient en masse à Shanghai, beaucoup de pierres à l'authenticité douteuse étaient apparues sur le marché, toutes prétendument extraites des mines de l'Oural. Dans chaque échoppe russe se tenait un Juif à la longue barbe sale, constellée de postillons et de reliefs de nourriture, d'où se dégageait un parfum tout droit venu des steppes d'Asie centrale, comme la toison de quelque énorme bête déployée contre le vent. Les gens d'ici ne croyaient pas trop à ces histoires de membres de la famille impériale, apparentés au tsar par des liens complexes, qui après avoir affronté vents et marée débarquaient à Shanghai avec des bijoux de noces cachés au fond de leurs valises. Aussi, comme l'affirmait l'analyste de la brigade spéciale, qui passait son temps libre à dévorer des Sherlock Holmes, le chiffre d'affaires d'une bijouterie ne pouvait suffire à couvrir le loyer de notre honorable Dame, et encore moins à soutenir le rythme fastueux de ses dépenses quotidiennes.

Plus récemment, quelqu'un avait déposé sur son bureau une liste de noms, une note y était épinglée, expliquant qu'il s'agissait de tous les passagers voyageant à bord du fameux vapeur français au moment du meurtre du quai Kin Lee Yuan. Il l'avait abandonnée



sur un canapé, jusqu'à ce que le poète marseillais se mette à beugler d'une voix de stentor, attirant enfin l'attention du capitaine, c'est elle, non, c'est bien la princesse russe de Beam Apartments ? Bon Dieu, quel cul admirable ! – quelqu'un à qui la simple vue d'une liste de noms évoquait un cul était à coup sûr un poète.

Ce n'était probablement qu'un pur concours de circonstances. Selon l'imagination corse du capitaine, toutefois, si cette femme refaisait soudain surface et que vous n'étiez pas mis en alerte par ces apparitions successives, c'est que vous étiez un mécréant. Ne pas y voir la main de Dieu était la preuve d'une foi défaillante.

Le capitaine savait bien que chacun dans ce vaste bâtiment le surnommait « pattes arquées ». Comme un jockey qui a raccroché et qui se désintéresse de sa condition physique, il arpentait le QG en faisant grincer sous son poids les parquets noirs et luisants. Depuis son affectation, l'atmosphère avait changé dans les bureaux du service politique. Les relations du chef précédent, qui était cul et chemise avec le milieu, avaient été relatées directement dans la presse parisienne, sans passer par les autorités de la Concession. L'homme avait été muté à Hanoi.

Le capitaine Sarly avait deux passions qui le distinguaient de son prédécesseur. L'une était les pipes, alignées depuis la gauche de son bureau, où se trouvait la bannette pour les documents, jusqu'aux deux postes téléphoniques sur la droite. Des pipes en racine de photinia, en corail, en ambre ou en jade vert de Chine. Rien d'autre qu'un penchant bien à lui et qui n'avait aucune répercussion sur le fonctionnement du service. Mais son autre manie rendait malades ses subordonnés.

Il tenait à ce que toute information soit écrite noir sur blanc et circule d'un bureau à l'autre chez tous ceux en charge de la traiter. On aurait dit que pour lui les choses ne pouvaient se comprendre qu'à condition qu'elles soient couchées sur le papier, avec les nom et prénom du signataire.

Benoîtement assis dans son bureau à fumer la pipe, le capitaine lisait les documents. Le changement d'ambiance se sentait même à l'extérieur des murs. Dès l'arrivée du printemps, la dizaine de mûriers dont les branches s'étiraient jusqu'à la route Albert-Jupin attiraient des bandes de morveux qui, s'ils n'arrivaient pas à s'approcher suffisamment pour cueillir les mûres, grimpaient carrément sur le mur d'enceinte. Auparavant, les agents en faction au rez-de-chaussée se faufilaient immanquablement par la porte de derrière pour en attraper quelques-uns et, après leur avoir flanqué une volée, les forçaient à cirer les souliers, laver les voitures ou faire le ménage. Cet après-midi-là, le capitaine, la tête passée à la fenêtre du deuxième étage, les avait houspillés alors qu'ils s'apprêtaient de nouveau à passer à l'action dans la ruelle à l'arrière du bâtiment.

Originellement, le service politique était subdivisé en plusieurs brigades, elles-mêmes subdivisées en unités. Les affaires concernant les natifs étaient traitées par l'inspecteur principal en charge des Chinois, avec deux inspecteurs chinois à ses ordres. Les membres du personnel étranger (français ou annamites) formaient un bloc, les Chinois un autre. Si les Français voulaient s'adresser aux services concernant les Chinois, il leur fallait passer d'abord par l'inspecteur principal, pour redescendre ensuite les différents échelons. Mais Sarly, dès son arrivée, avait bouleversé les règles. D'un coup

de ses pattes arquées poussant toutes les portes du bâtiment, il avait passé au crible le personnel pour décider à sa guise de la composition de la brigade spéciale Maron qu'il venait de créer. Tous les jours, dès leur arrivée, les membres étaient convoqués dans la salle de réunion coincée au fond du couloir du deuxième, pour ce que les autres appelaient « les matines des bâtards du capitaine ». Ce qui irritait le plus les Français, c'était que la plupart de ces bâtards étaient des Chinois. Selon ses théories à lui, le service politique ne devait pas se cantonner dans les hautes sphères, mais travailler en osmose avec la population locale, seule façon de préserver au mieux les intérêts de la France dans les colonies.

Le capitaine se souvint soudain de quelque chose et consulta une nouvelle fois la liste de noms. Il avait remarqué que la Russe ne voyageait pas seule, mais avec un compagnon. Un dénommé Xue Weishi. Hsueh Weiss, autrement dit. Cela le mit en colère, il leur sonnerait les cloches, le lendemain, à matines, pour leur apprendre à pousser leurs enquêtes à fond.

Toutes les preuves concordait, la compagnie Irxmayer se livrait par en dessous à un autre type de commerce, assez inquiétant. Des ustensiles de cuisine et de la mécanique industrielle, comme l'indiquaient les registres – peut-être bien le négoce qui avait été prévu au départ. Cela ne semblait pas une couverture, simplement un prétexte qui ne manquait pas d'humour : quand les affaires ne marchent pas, il faut bien se spécialiser pour faire face à la concurrence.

En réalité, les caisses que la compagnie Irxmayer faisait voyager dans l'Asie entière contenaient des armes et des munitions. Sous les bâches rigides et les

couches de paille souple se trouvait de quoi tuer, de quoi jouer à la roulette russe ou de quoi terroriser, de quoi faire faire ce qu'on voulait à qui on voulait, en somme, à commencer par la guerre.